

V – La transformation de l’agir humain

Leçon 11

Le signe de Jonas

1. *Le vide éthique contemporain et l’heuristique de la peur.* — Ce que l’homme peut faire aujourd’hui et ce que par la suite il sera contraint de continuer à faire, dans l’exercice irrésistible de son pouvoir, n’a pas son équivalent dans l’expérience passée. Toute sagesse héritée, relative au comportement juste, était taillée en vue de cette expérience. Nulle éthique traditionnelle ne nous instruit donc sur les normes du « bien » et du « mal » auxquelles doivent être soumises les modalités entièrement nouvelles du pouvoir et de ses créations possibles. La terre nouvelle de la pratique collective, avec laquelle nous sommes entrés avec la technologie de pointe, est encore une terre vierge de la théorie éthique.

Dans ce vide (qui est en même temps le vide de l’actuel relativisme des valeurs) s’établit la recherche présentée ici. Qu’est-ce qui peut servir de boussole ? L’anticipation de la menace elle-même ! Cela, je l’appelle « heuristique de la peur ». Seule la prévision de la déformation de l’homme nous fournit le concept de l’homme qui nous permet de nous en prémunir. Nous savons seulement *ce qui* est en jeu, dès lors que nous savons que *cela* est en jeu.

2. *Prendre le risque de la réflexion extrême.* — La fondation d’une telle éthique, qui ne reste plus liée au domaine immédiatement subjectif des contemporains, doit s’étendre jusqu’à la métaphysique, qui seule permet de se demander pourquoi des hommes doivent exister au monde : donc pourquoi vaut l’impératif inconditionnel de préserver leur existence pour l’avenir. L’aventure de la technologie, avec ses risques extrêmes, exige ce risque de la réflexion extrême.

Hans Jonas, *Le principe responsabilité, Une éthique pour la civilisation technologique* [1979], trad. J. Greisch, Flammarion, coll. « Champs-essai », Préface, p. 16.

3. *Signes distinctifs de l’éthique jusqu’à présent.* — 1. Tout commerce avec le monde extra-humain, ce qui veut dire avec le domaine entier de la *technè* (l’art) était – à l’exception de la médecine – neutre du point de vue éthique – tant du point de vue de l’objet que du celui du sujet de l’agir : du point de vue de l’objet parce que l’art n’affectait la nature des choses, qui se préservait elle-même, que superficiellement, de sorte que la question d’un endommagement définitif de l’intégrité de son objet, de l’ordre naturel en sa totalité, ne se posait pas ; du point de vue du sujet agissant, parce que la *technè* en tant qu’activité se comprenait elle-même comme un tribut limité payé à la nécessité et non comme le progrès autojustificateur vers le but principal de l’humanité, dans la poursuite duquel sont engagés l’effort et la participation suprêmes de l’homme. [...]

2. La signification éthique faisait partie du commerce direct de l’homme avec l’homme, y compris le commerce avec soi-même ; toute éthique traditionnelle est *anthropocentrique*.

3. Pour l’agir dans cette sphère on estimait que l’entité « homme » (et sa condition fondamentale) est constante en son essence et qu’elle n’est pas elle-même un objet de la *technè* transformatrice (art).

4. Le bien-être et le mal-être dont l’agir devait s’occuper étaient proches de l’action soit dans la *praxis* elle-même, soit dans sa portée immédiate et ils n’étaient pas affaire de planification à long terme. Cette proximité des buts valait pour le temps aussi bien que pour l’espace.

Ibid., p. 27.

Un impératif d’un nouveau type. — La présence de l’homme dans le monde était une donnée première, ne posant pas question, d’où toute idée de l’obligation dans le comportement humain prenait son départ. [...] Un impératif adapté au nouveau type de l’agir humain et qui s’adresse au nouveau type de sujets de l’agir s’énoncerait à peu près ainsi : « Agis de façon que les effets de ton action soit compatible avec la Permanence d’une vie authentiquement humaine sur la terre. »

Ibid., pp. 38 et 40.

Suprême sagesse pour tous. — Étant donné que nous vivons aujourd’hui en permanence à l’ombre d’un utopisme non voulu, automatique, faisant partie de notre mode de fonctionnement, nous sommes perpétuellement confrontés à des perspectives finales dont le choix positif exige une suprême sagesse – une situation impossible pour l’homme comme tel, parce qu’il ne possède pas cette sagesse, et en particulier impossible pour l’homme contemporain, qui nie l’existence même de son objet, à savoir l’existence d’une valeur absolue et objective. La sagesse nous est le plus nécessaire précisément alors que nous y croyons le moins.

Ibid., p. 58.

Doute devant la démocratie. — Un autre aspect de l’éthique nouvelle de la responsabilité requise pour un avenir lointain et requise pour se justifier face à celui-ci, mérite d’être mentionné : le doute quant à la capacité d’un gouvernement représentatif de rendre justice à ces nouvelles requêtes en suivant ses principes ordinaires et ses procédures ordinaires. Car ces principes et ces procédures permettent seulement à des intérêts *actuels* de se faire entendre et de faire sentir leur poids et d’exiger d’être pris en considérations.

Ibid., p. 59.

Nécessaire retour du sacré ? — Maintenant nous frissonnons dans le dénuement d’un nihilisme, dans lequel le plus grand des pouvoirs s’accouple avec le plus grand vide, la plus grande capacité avec le plus petit savoir du à quoi bon. C’est la question de savoir si sans le rétablissement de la catégorie du sacré qui a été détruite de fond en comble par l’*Aufklärung* scientifique nous pouvons avoir une éthique capable d’entraver les pouvoirs extrêmes que nous possédons aujourd’hui et que nous sommes presque forcés d’acquiescer et de mettre constamment en œuvre. [...] Seule la crainte de porter atteinte à quelque chose de sacré est à l’abri des calculs de la peur et de la consolation tirée du caractère incertain des conséquences encore lointaines.

Ibid., p 60-61.

La paternité ou la responsabilité à long terme fondée dans le plus proche. — La *crux* contemporaine de la théorie est précisément le prétendu gouffre entre l’être et le devoir, qui pourrait seulement être enjambé par un *fiat* soit divin, soit humain – l’un et l’autre étant des sources hautement problématique de validité, le premier du fait de la contestation de l’existence de Dieu, lors même que son autorité est concédée à titre hypothétique, le second du fait du manque d’autorité alors même que l’existence est effectivement donnée. [...] Il faut donc un paradigme *ontique* dans lequel le simple « est » factuel coïncide à l’évidence avec un « doit » qui n’admet pas par conséquent le concept d’un « simple est ». [...] En réponse à l’injonction : montrez-nous un seul cas – un seul suffit à briser le dogme ontologique ! – où cette coïncidence se produit, on peut renvoyer à ce qui est le plus familier : le nouveau-né dont la simple respiration adresse un « tu dois » irréfutable à l’entourage, à savoir : qu’on s’occupe de lui. Vois et tu sauras. [...] Rien à voir avec un jugement sur sa dignité, rien avec une comparaison, rien avec un contrat. [...] Le devoir qui se manifeste dans le nourrisson possède une évidence indubitable, une concrétude et une urgence. La facticité extrême de l’être-tel, le droit le plus extrême à cette facticité et l’extrême fragilité de l’être coïncide ici. En lui se manifeste de façon exemplaire que le lieu de la responsabilité est l’être plongé dans le devenir, livré au caractère périssable et menacé de périr. Ce n’est pas *sub specie æternitatis*, mais *sub specie temporis* qu’elle doit envisager les choses et elle peut perdre son tout en un seul instant. Dans le cas d’une vulnérabilité d’être durable et critique, comme celle qui existe ici, la responsabilité devient un continuum de tels instants.

Ibid., p. 250 et suiv.